

oto

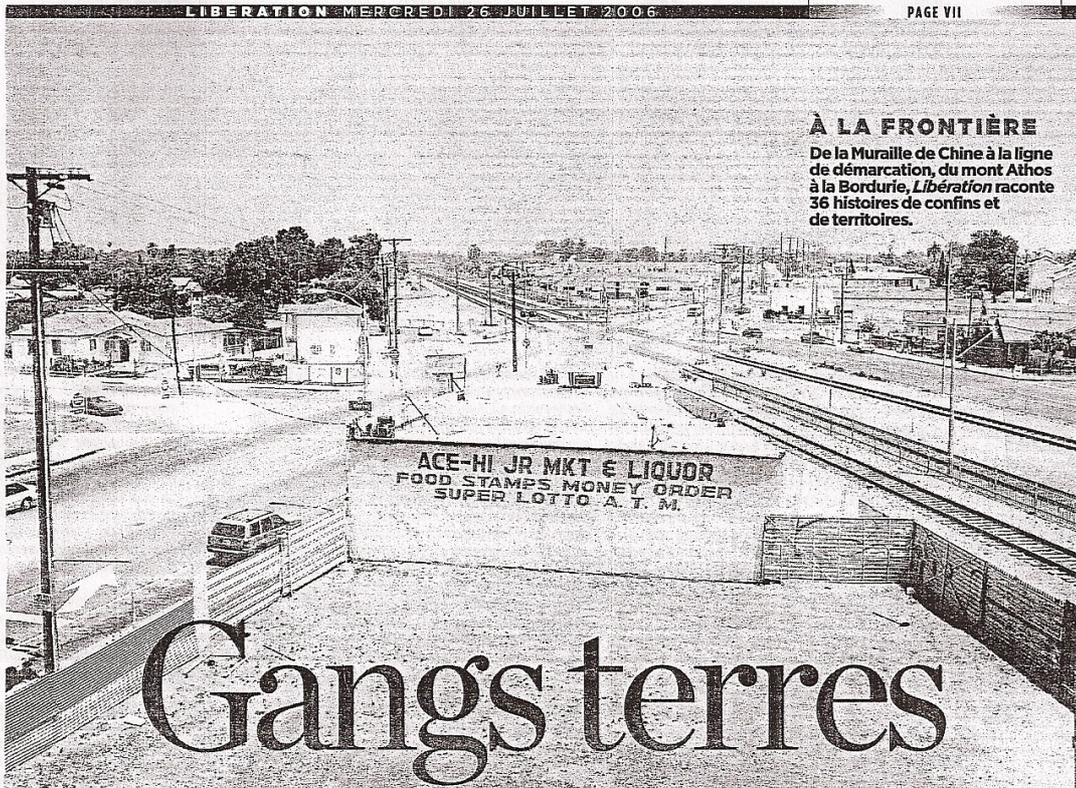
ET AUSSI...



«Fun Home»,
d'Alison Bechdel

LIBERATION MERCREDI 26 JUILLET 2006

PAGE VII



À LA FRONTIÈRE

De la Muraille de Chine à la ligne de démarcation, du mont Athos à la Bordurie, *Libération* raconte 36 histoires de confins et de territoires.

Gangs terres

Le Liquor Store, dans le quartier des Crips, à la lisière de celui des Bloods.

Franchir la voie ferrée qui traverse le quartier de Watts, à Los Angeles, est l'interdit absolu pour les Crips et les Bloods, deux clans qui se livrent une guerre à mort depuis quarante ans.

U Los Angeles envoie spéciale ne fois passés sous l'autoroute 105 à l'entrée de l'avenue de Wilmington, un panneau vous souhaite la bienvenue à Watts. Un accueil chaleureux pour un quartier qui a gardé une mauvaise réputation depuis les émeutes raciales d'août 1965, où 34 personnes ont été tuées. La bienvenue s'adresse aux gens de l'extérieur, aux touristes éventuels des tours de Watts, mais pas aux habitants du quartier, car, à partir de ce panneau, se dresse une ligne de démarcation que peu de jeunes Noirs ici peuvent franchir. L'avenue de Wilmington et les rails qui la

croisent dessinent la frontière qui sépare les deux gangs tristement célèbres de la ville de Los Angeles: les Bloods et les Crips. «*Blacks divided by tracks*» (des Noirs séparés par des rails) commentent les habitants du quartier. Créées à la fin des années 60, ces deux bandes ont fédéré les groupes de jeunes des quartiers pauvres et noirs de la ville (South Central, Watts, Compton...) qui s'étaient constitués au départ pour jouer au basket, parfois pour défendre les leurs des attaques racistes (lire interview page III). Avec le trafic de drogue et les armes, les Crips et les Bloods ont connu un essor impressionnant dans les années 70 et se livrent depuis une guerre impitoyable qui, aujourd'hui, a tué, selon différentes sources, les entre dix mille et vingt mille personnes à Los Angeles. A Watts, les quatre principaux ensembles de logements so-

ciaux sont affiliés avec l'un ou l'autre des deux gangs. Les membres de chacun d'eux se distinguent le plus souvent par la couleur des vêtements qu'ils portent (bleu pour les Crips, rouge pour les Bloods) et par les initiales du nom de leur gang qu'ils dessinent avec les doigts au moment où ils se croisent.

Bagarres générales en 1972

A l'est de la ligne de chemin de fer qui relie par le métro Long Beach à Hollywood, ce sont les Crips d'Imperial Court et de Jordan Downs; à l'ouest, les Bloods de Nickerson Gardens et d'Hacienda. Mais pour compliquer encore plus les choses, les Crips d'Imperial Court (le PJ Watts) ne supportent pas les Crips de Jordan Downs (Grape Street). Chez les Bloods, c'est la même chose: pas d'alliance entre les Bounty Hunters de Nickerson ●●●

Libération, mercredi 26 juillet 2006



Des Crips sur leur territoire, en juin. En 1992, les gangs de Watts avaient réussi à signer une trêve pendant deux ans. Mais, en 1994, après le meurtre d'un des leaders de la trêve, les rencontres

••• Gardens et les Bishops d'Hacienda. Alors, pour éviter les confrontations, les jeunes restent confinés dans leur quartier: «Juste pour avoir traversé la rue d'en face, je me suis fait tirer dessus», raconte Real, 16 ans, lycéen d'Imperial Court. Ça m'est arrivé plusieurs fois.» Originaire de Nickerson Gardens, Rowdy, 21 ans, ne peut plus utiliser sa main gauche depuis une fusillade qui, en 2004 a coûté la vie à son cousin. Il se rendait à la station de métro Rosa Park, à la limite du territoire

«J'ai réussi, une fois, à obtenir un pass pour un ami qui venait d'un quartier Blood. Ça signifie qu'on a prévenu nos potes de pas toucher, blesser ou insulter ce mec. Malheureusement, il y a plein de crétiens qui s'en foutent.»

Lee, 26 ans, membre des PJ Watts

des Crips: «Nous allions à un entretien d'embauche. Nous venions de traverser Wilmington, raconte Rowdy, des mecs de Grape Street sont sortis de leur voiture et nous ont tiré dessus. J'ai été touché. J'ai appelé pour qu'on vienne nous aider, mais personne n'est venu. Les propriétaires du Liquor Store s'étaient barricadés. Ils nous ont laissés dehors pour morts... Heureusement que quelqu'un de mon quartier est passé

en voiture, et il nous a emmenés à l'hôpital.» Sur la frontière, il n'y a pourtant personne pour faire le guet. La zone est même plutôt déserte: des rails, un terrain vague, un garage au loin. Un commissariat de police situé à cent mètres a été construit après les émeutes de 1992, le long de l'autoroute qui longe Watts. Malgré tout, la peur d'un éventuel règlement de comptes suffit à confiner les habitants dans les limites de leur cité. À l'adolescence, Donny Jourbert, 45 ans, jardinier à Nickerson Gardens et OG (soit l'original gangster), ancien des Bounty Hunters, les franchissait encore: «Pour aller au cinéma, il fallait qu'on traverse tout le quartier Crips de Jordan. Mais pour un film de Bruce Lee on n'hésitait pas. On rentrait dans la salle quand il faisait sombre, et quand ils rallumaient la lumière on se retrouvait assis à côté de nos ennemis. Et bingo! bagarre générale. Mais à l'époque ça allait, car il n'y avait pas trop d'armes. On fabriquait des "zip guns" qui ne pouvaient tirer qu'un seul coup. Un jour quand même, sur les rails, nous avons trouvé un wagon avec plein de mitraillettes, de revolvers et d'armes de guerre. C'était en 1972-1973.»

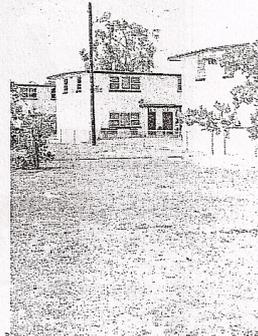
Sur le côté est de la ligne de chemin de fer, le Liquor Store, tenu par des épiciers crétiens qui servent leurs clients derrière des vitres blindées pour se protéger des braquages et des fusillades, est le premier point de tension. Situé en territoire Crips, il est à peine à cinquante mètres de celui des Bloods. Quand la soif est trop pressante, ces derniers prennent le risque de franchir la frontière: «Quand tu veux y aller, t'as plutôt intérêt à y aller à plusieurs, ou à avoir quelque chose dans ta poche», explique Low MB, aujourd'hui technicien chez un fournisseur Internet et ancien membre des Bounty Hunters. Tous ceux qui travaillent et les personnes âgées franchissent théoriquement les rails sans aucun problème. C'est d'ailleurs grâce au travail que Lee, 26 ans, membre des PJ Watts, a trouvé une nouvelle liberté: «Je bosse dans un quartier qui est tenu par les Pirus, des Bloods, mais quand je vais travailler, c'est une autre histoire, je ne porte pas mes couleurs, je laisse

ça à Watts. Je ne porte que des couleurs neutres, comme ça, ils ne savent pas si je gangbang ou non. Au quartier, c'est différent, le gang est comme ma famille. J'ai réussi, une fois, à obtenir un laissez-passer pour un ami qui venait d'un quartier Blood. Quand on donne un pass à quelqu'un, ça signifie qu'on a prévenu nos potes du quartier de ne pas toucher à ce mec, de ne pas le blesser, de pas l'insulter, parce qu'il est cool. Malheureusement, il y a plein de crétiens qui s'en foutent.»

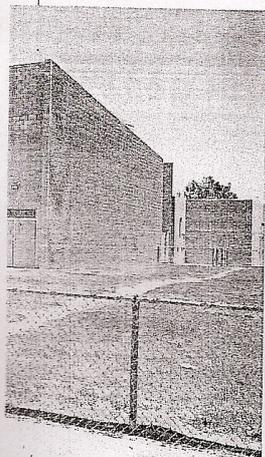
Des classes aux fenêtres grillagées

Même les mères de famille finissent, elles aussi, par respecter ces frontières. Sheryl Wilborn, 40 ans, femme de ménage au complexe sportif Staple Center, élève ses quatre jeunes enfants à Imperial Court: «Cette situation est dure, surtout pour les garçons parce qu'ils sont tous considérés comme de potentiels membres de gangs. Moi, j'ai des amis de l'autre côté de la voie, je peux y aller comme je veux. Mais finalement, on ne se rend pas visite dans le quartier, on se voit au travail.» Le risque d'être victime d'une balle perdue est bien trop élevé. Les écoles devraient, elles aussi, être un lieu neutre, mais elles ne le sont pas. Le collège F. Markham se situe chez les Bloods et tous les collégiens du quartier y vont: «Ma fille, 13 ans, vient d'un quartier Crips, raconte Sheryl. Elle se fait régulièrement agresser par les autres. Je lui ai donné un téléphone talkie-walkie pour qu'elle m'appelle quand elle a un problème. Et j'y vais tout de suite.» Les enseignants font aussi de leur mieux pour réduire les tensions. Originaire du Middle West, Megane Strait, 27 ans, travaille depuis quatre ans à Watts dans l'école élémentaire de Grape Street: «L'un passé, j'avais dans ma classe les trois enfants des plus importants membres de gangs du quartier. Alors, je leur interdisais d'en parler. Et ça, c'est dur tant que prof, parce que j'ai évidemment besoin de savoir dans quel environnement ils grandissent. Quand je commence à les écouter, ça peut prendre des heures. Il faut trouver un équilibre entre l'écoute et l'enseignement. Souvent, je me retrouve à leur dire: "Je sais

qu'il y a eu une fusillade dans votre quartier, la nuit dernière, mais maintenant moi, il faut que je vous apprenne à lire."» Megane applique à sa classe la philosophie de l'école, dont des arcs-en-ciel sont peints sur les murs et rappellent aux enfants les règles de vie en collectivité: «J'organise au maximum des activités où les élèves doivent faire équipe. Dans ma classe, ils n'ont pas le droit de se battre, dans leur quartier si. C'est même une question de vie ou de mort. Leurs parents vous le disent: "C'est comme ça qu'ils vont pouvoir se protéger." À l'école, il faut qu'ils trouvent d'autres moyens que la violence pour résoudre leurs problèmes.» Même si



Le quartier des Bloods. Les travailleurs



interquartiers ont cessé.

leur environnement leur montre le contraire. De hautes grilles entourent la cour de récréation, chaque classe n'a qu'une seule fenêtre, elle-même grillagée. «La première année que j'ai passée ici, raconte Megane, il y a eu quatre fermetures d'urgence de l'école. Une fois, un homme est entré dans l'école avec une arme et a pris un enfant en otage. Quand il y a un lock-down [terme également utilisé dans les prisons, ndr], nous éloignons les enfants de la fenêtre, toutes les classes sont fermées. La police communique très bien avec nous. Si les hélicoptères volent bas, on leur téléphone pour savoir ce qu'il se passe. Il y a deux mois, nous étions dans la

cour, des tirs ont commencé à fusiler et nous sommes restés dans nos classes. Ça a duré trois jours. Les gangs se battent pour des territoires de drogue.»

Mais la frontière n'a pas toujours été franchissable. En 1997, les gangs de Watts ont réussi à signer une trêve qui a été réellement effective pendant deux ans. Après la mort d'un jeune, tué par la police, les quatre gangs de Watts avaient réussi à s'asseoir autour d'une table. Pendant deux ans, des barbecues et des matchs de foot ont été organisés dans le quartier. Mais en 1994, après le meurtre d'un des leaders de la trêve, les rencontres interquartiers ont cessé. La trêve s'est réduite à un simple cessez-le-feu, qui maintenant chacun dans son quartier. Depuis décembre 2004, les fusillades entre les différents gangs ont à nouveau repris.

Barbecues et médiateurs

Pour Real, cette situation arrange aussi la police: «Elle veut qu'on maintienne ses frontières, elle ne veut pas qu'on se retrouve tous ensemble. En 2003, on s'est rapprochés des Bloods de Nickerson Gardens, on faisait des barbecues ensemble, et puis la police nous séparait à chaque fois en nous disant qu'on était entrés sans autorisation. Ils peuvent nous emmener en prison pour ça, parce qu'on est allés de l'autre côté.» Aujourd'hui, les anciens comme Donny Jourbert ont créé une équipe de médiateurs pour prévenir les conflits entre les jeunes, les Frontline Soldiers. Ils interviennent, tant bien que mal, de chaque côté de la frontière, dès que la rumeur annonce qu'une fusillade se prépare. Low MB, 36 ans, rêve, lui aussi, du jour où il pourra à nouveau franchir les rails: «Bien sûr que j'aimerais mieux sans frontière, si je pouvais aller où je veux, quand je veux, sans m'inquiéter, mais ce n'est pas la réalité. Si j'en l'aventure là-bas, vous pouvez être sûr que je serai mort dans la journée.»

S.L.B.
photos OLIVIER MIRGUET
(Demain, Suède-Danemark, la ligne de partage du mariage)

Ice Cube, rappeur et acteur originaire de South Central, au nord de Watts:

«Personne ne cherche à traiter le problème en profondeur»

Ice Cube, rappeur et acteur, a grandi à South Central, quartier au nord de Watts où il y a autant de frontières que de gangs répertoriés.

Vous étiez membre de gang, plus jeune?

Oh oui, on ne peut pas venir de South Central, à Los Angeles, et ne pas faire partie d'un gang. Il y a deux sortes de membres de gangs: les passifs et les actifs. Ces derniers sont ceux qui participent au trafic de drogue et font tout pour donner une réputation à leur quartier. Les passifs ne font rien, mais comme ils viennent de ce quartier, ils sont perçus comme tels. Malheureusement, on ne peut pas y échapper. Quand tu habites telle rue ou tel quartier, les membres des gangs autour de ce périmètre déclarent que tu es un ennemi. S'il est dit que le gang qui se trouve à quatre kilomètres du tien n'aime pas ton quartier, une frontière imaginaire se dessine. Il est désormais impossible pour toi d'aller dans cette rue, car là-bas, quelque chose peut t'arriver. Dans tout Los Angeles, il y a des milliers de gangs, et tous ces quartiers sont imbriqués les uns dans les autres comme un puzzle, tous divisés.

Comment se sont dessinées ces frontières?

Au départ, les gangs étaient de simples clubs de lycées. Il n'y avait pas question de violence ni de drogue à l'époque. Avant, South Central et Watts étaient des quartiers habités par les Blancs, et quand les Noirs ont commencé à venir du Sud des Etats-Unis dans les années 40, pour y habiter, des tensions sont apparues. Des groupes de Blancs passaient à tabac des jeunes Noirs, parce qu'ils avaient le sentiment qu'en laissant les Noirs s'installer à South Central, leurs

propriétés perdaient de leur valeur ou pour je ne sais encore quelle autre raison. Les Noirs ont alors utilisé ces clubs de jeunes comme une petite milice pour se protéger. Quand les Blancs ont fini par quitter South Central, ces clubs n'avaient plus d'ennemis contre lesquels protéger les leurs. Alors, ils se sont naturellement retrouvés en compétition, des Noirs contre des Noirs.

Pourquoi les autorités, depuis trente ans, semblent-elles ne pas pouvoir venir à bout du phénomène?

Ce qui se passe dans nos quartiers ne préoccupe guère

«Les Noirs ont utilisé des clubs de jeunes comme milice pour se protéger. Quand les Blancs ont quitté le quartier, ces clubs se sont retrouvés en compétition.»

re les politiques. Ils mettent un peu de police, font semblant de s'occuper de la situation mais ce qu'ils font vraiment, c'est nettoyer un peu le bazar et envoyer des gens en prison. Mais il n'y a pas de réelle volonté politique de traiter le problème en profondeur, de trouver des solutions économiques. Le tout est d'avoir une source permanente de main d'œuvre bon marché, voire presque gratuite, pour faire fonctionner le système carcéral californien. Il faut que les prisons et les pénitenciers soient toujours remplis. Pour ça il faut créer des endroits comme South Central, Watts, Compton, où les gangs, les meurtres et le trafic de drogue fonctionnent à plein régime. Ils capitalisent sur nos malheurs. Les gangs font partie du système, même s'ils n'en ont pas fait.

Recueilli par STÉPHANIE BINET

